

athénée ● théâtre Louis-Jouvet

pantagruel


●
texte François Rabelais
mise en scène
Benjamin Lazar
avec le comédien
Olivier Martin-Salvan
et les musiciens Benjamin
Bédouin et Miguel Henry
7 > 30 nov 2013
grande salle

cest

la faute

à rabelais

●
théâtre musical et burlesque
texte Eugène Durif
mise en scène
Jean-Louis Hourdin
avec Eugène Durif
et Pierre-Jules Billon
14 > 30 nov 2013
salle Christian-Bérard



Dans la galaxie des paradoxes de Rabelais, le premier et pas le moindre est le suivant : tout le monde le connaît, mais personne ne l'a lu. Comme une planète lointaine, on sait bien qu'elle existe, mais on ne voit pas comment s'y rendre – mieux, si l'on sait par oui-dire qu'elle abrite bien des formes de vie, on continue de l'ignorer, ou de la considérer avec un mélange de curiosité et de méfiance. Quelle raison à cela ? Il en faut, forcément, plusieurs : une seule serait trop mince pour une lignée de géants.

Que diable de langaige est cecy ?

Car qui veut découvrir Rabelais devra tout d'abord triompher d'une difficulté initiale, qu'il conviendrait d'appeler "la barrière de la langue". Sans bagage préalable, on aura en effet bien du mal à voyager dans le texte original – et qui aime voyager en traînant avec soi de lourds bagages ? Mais comment discerner "*vernacule Gallicque*" des inventions, jonglages, parodies, facéties, quand on n'y entend pas plus qu'à tous les sabirs sorbonnards ou à tous les baragouins de Panurge ? Comment, en ignorant leurs modèles, apprécier les caricatures de juristes, de théologiens, de docteurs en science ? Tenter l'aventure sans compas ni biscuits a certes ses attraits, mais on risque fort de se trouver démuné, perdu, "*philoglobalisé du cerveau*".

Bien sûr, de nombreux universitaires, passionnés, généreux de leur science et pas dépourvus de courage, ont établi des "traductions", "adaptations" et autres "translations" annotées avec soin pour qui navigue avec peine dans le français du XVI^e siècle. Mais si méritoires que soient ces efforts, ils laissent toujours un sentiment d'insatisfaction, d'incomplétude, et bien ironiquement à l'image de Pantagruel, paraissent tout altérés.¹ Sans que soit véritablement éteinte sa soif de connaissance, le lecteur français ou francophone (qui lira pourtant sans embarras des traductions de Cervantès ou de Shakespeare) éprouvera toujours à lire ces intermédiaires le sentiment, assez fâcheux pour tout amoureux de littérature, de passer à côté de la langue. Ou pire encore, de l'avaloir de travers.

¹ Puisque c'est là l'étymologie du nom de Pantagruel : *pan* qui, en grec, signifie *tout* et *gruel*, du moresque "altéré".

De l'art ou du cochon ?

Passé ce premier écueil surgit immédiatement une nouvelle ambiguïté de perception : que cherche-t-on en lisant Rabelais, et à qui a-t-on à faire ? À un provocateur, jouisseur, farceur, libérateur, chantre de tous les débordements de la chair, du mot et de l'esprit ? À un fin lettré et très respectable "père des lettres françaises" que les manuels ont désincarné (par nécessité), quand ils ne l'émasculent pas (par correction, et pour préserver la vertu des plus jeunes qu'ils entendent instruire) ? Car enfin, est-ce l'art, du cochon, ou, sacrilège ultime, les deux à la fois ? Arrivant bien après que les siècles et les académies ont soigneusement séparé le populaire du savant, le lecteur contemporain de Rabelais se trouve pris entre deux feux : celui du plaisir tout enfantin des excès les plus joyeusement obscènes et celui de l'érudition la plus soignée. Le voilà balloté entre les soubresauts d'un démon pris de colique après dégustation d'un huissier, les prodiges qu'occasionne un gonflement inopiné du "*membre qu'on nomme le laboureur de nature*", le plaisir de gober une vache comme un œuf, celui de péter à l'église, de balancer du poil à gratter dans le décolleté des dames... et des jeux de mots qui empruntent à l'hébreu comme au latin, des références à Pindare, à Plutarque ou à Pline. Il y a là de quoi largement désarçonner le lecteur, toujours renvoyé en somme entre ce qu'il rougit de comprendre et ce qu'il rougit d'ignorer...

Tel estoit son esperit entre les livres comme est le feu parmy les brandes, tant il l'avoit infatigable et strident.

Aux persévérants, aux intrépides qui auront surmonté ces difficultés se présente alors un nouveau défi, celui de la totalité d'une œuvre si foisonnante qu'on ne sait par quel bout la prendre, puisqu'on ne peut pas se pencher dessus sans tomber dedans. Confronté dès les premières pages au gigantesque arbre généalogique (une forêt, à vrai dire) de son héros, le lecteur doit-il remonter le fil ? Faut-il, dans un souci de chronologie, commencer par lire les aventures de son Gargantua de père alors même que celles-ci furent écrites deux ans plus tard ? Doit-on suivre Pantagrue et Panurge de *Tiers Livre en Quart Livre*, jusqu'à un *Cinquième Livre* – dont Rabelais ne serait pas totalement l'auteur –, et se lancer avec ses héros à la poursuite de la Dive Bouteille ?

Tour à tour drolatique, savante et picaresque, la geste du géant est taillée à ses proportions, et exige un engagement pas moindre. Dans ces voyages, le lecteur devra se plonger tout entier, de l'île des Apedeftes à l'île des Outres et, passé Outre², jusqu'au Royaume de la Quinte Essence... L'auteur en avertit dès le prologue de *Pantagrue* : *"Et à la mienne volonté que chascun laissast sa propre besoigne, ne se souciast de son mestier et mis ses affaires propres en oubly pour y vacquer entierment, sans que son eseprit feust de ailleurs ny empesché"*, explique-t-il, avant d'imaginer un développement qui mettra la puce à l'oreille de tous les amateurs d'anticipation : *"jusques à ce que l'on les tint par cuer, affin que si d'aventure l'art de l'Imprimerie cessoit, ou en cas que les livres perissent, on temps advenir un chascun les peust bien enseigner au net à ses enfans, et à ses successeurs et survivens bailler comme de main en main ainsy que une religieuse Caballe."*³ Ray Bradbury connaissait-il cette injonction quand il écrivit (en 1953) *Fahrenheit 451* ? Reprenait-il sciemment à Rabelais l'idée de la liberté d'un homme-livre, forteresse et vaisseau d'un trésor de pensée et de littérature qu'aucune censure ne saurait plus contraindre ?

2 Le calembour n'est pas fameux mais il est de Rabelais. | 3 Saluant au passage ceux qui s'y attèlent, on souhaite, par avance bonne chance à qui entreprendrait d'apprendre par cœur l'entièreté du *Pantagrue*.

Censurés, on s'en serait douté, les livres de Rabelais le furent. La docte Sorbonne le condamne pour obscénité, on l'accuse d'apostasie, Jean Calvin le pourfend et le traite de pourceau, et l'auteur trouvera souvent son salut dans la fuite (notamment en Italie, à l'instigation de son ami Jean du Bellay, diplomate et évêque de Paris), d'errance en protection, et de cure en cure.

Que sait-on d'autre du père de Gargantua, dont on ignore jusqu'à la date de naissance ? Beaucoup, mais peu qu'on puisse tenir pour sûr, sinon qu'il fut moine franciscain puis bénédictin, prêtre, mais aussi médecin, chirurgien, traducteur, érudit, homme de lettres, botaniste, humaniste, polyglotte, hellénophone et hellénophile, publiant d'abord sous le pseudonyme d'Alcofribas Nasier – anagramme de son nom. On sait aussi que ses farces savantes et défoulatrices connurent un succès lui aussi énorme : 40 000 exemplaires de *Pantagruel* vendus, et que *“jusqu'à sa mort, à Paris, en 1553, dans des circonstances mystérieuses, il ne cessera de jouer une épuisante et dangereuse partie de cache-cache avec les autorités, alternant provocations, cafales et retours en grâce.”*⁴ On sait aussi qu'il se fâcha avec son ami et éditeur Étienne Dolet au motif que celui-ci avait choisi d'expurger *Gargantua* de certaines obscénités, mesure de prudence qui peut se comprendre : Dolet sera torturé, étranglé, puis brûlé avec ses livres, à Paris, place Maubert, en 1546.

4 Comme le résume Véronique Maurus, “Rabelais l'insolent”, *Le Monde*, 21/07/03

**Ô toi, quiconque sois, qui passes,
Sur sa fosse répands des tasses
Répands du brit et des flacons,
Des cervelas et des jambons.**

Ode à Rabelais Ronsard

Mais les livres, même mis au bûcher, restent brûlants dans les mémoires. Et Rabelais connaîtra, en littérature, une colossale descendance. Des admirateurs éloquents, comme Balzac ou Anatole France, mais aussi d'innombrables épigones, et comme il en va de tout enseigneur forcené, on ne pourra distinguer entre enfants légitimes et fils putatifs. Auteurs lestes ou savants, poètes et potaches, soiffards et altérés, de Jehan-Rictus à Alfred Jarry (qui écrit un opéra bouffe tiré de *Pantagruel* sur une musique de Claude Terrasse) et ses distingués collègues pataphysiciens, jusqu'aux aux fantaisies d'Alphonse Allais, en passant par la rate dilatée d'Ouvrard... Quant à la désopilante bibliographie dressée par le professeur Georges Perec, du laboratoire de physiologie de la faculté de médecine Saint-Antoine de Paris, France, pour sa *Démonstration expérimentale d'une organisation tomatotopique chez la Cantatrice*, où "l'auteur étudie les fois que le lancement de la tomate il provoque la réaction yellante chez la Chantatrice et que divers aires de la cervelle elles étaient impliquées dans le response", on gagerait qu'elle doit beaucoup à celle de la bibliothèque de Saint-Victor, magnifique catalogue tour à tour savant et salace qui fait l'édification et les délices de Pantagruel.

On pourrait aussi imputer à Rabelais la propagation de "l'art de décaler les sons" et ses siècles de gauloiserie feutrée, à entendre Panurge proclamer qu'il n'y a "qu'un antistrophe entre femme folle à la messe et femme molle à la fesse", révélant sous quelques légers pans de taffetas armoisy plus d'un vieillard qui vend de la serge...

Et on ajouterait pour finir toutes expressions usuelles, habits qui font les moines, moutons de Panurge, perles qu'on enfle, et autres substantifs moelles, que chacun a eues un jour sur le bout de sa langue française, sans se douter qu'elles furent inventées, adaptées ou popularisées par Rabelais. Pas mal, pour un auteur illisible.

● texte **Lola Gruber**



pantagruel

texte François Rabelais

mise en scène

Benjamin Lazar

7 > 30 nov 2013

grande salle

Olivier Martin-Salvan comédien

Benjamin Bédouin cornets, flûtes

Miguel Henry luth, guitares

conception artistique et adaptation

Benjamin Lazar et **Olivier Martin-Salvan**

collaboration à la mise en scène **Amélie Enon**

composition et direction musicale **David**

Colosio | recherche dramaturgique **Mathilde**

Hennegrave | scénographie **Adeline Caron**

assistée de **Sylvie Bouguennec** | lumières

Pierre Peyronnet | costumes **Adeline Caron**

et **Julia Brochier** assistées de **Margaux**

Sardin

production : Tsen productions | coproduction :

Théâtre de Cornouaille – scène nationale de Quimper

(coproduction et résidence), CDDB Théâtre de Lorient –

CDN (coproduction et résidence), Incroyable compagnie,

Théâtre national populaire de Villeurbanne, Théâtre

des 13 vents – CDN Languedoc-Roussillon Montpellier,

Quartz – scène nationale de Brest, Théâtre du Château

d'Eu | avec l'aide à la création du ministère de la

Culture et de la Communication DRAC Île-de-France

et de la Spedidam | avec le soutien des Tréteaux

de France – CDN, du Théâtre national de l'Opéra-

Comique et du Théâtre de l'Incrédule | coréalisation :

Athénée Théâtre Louis-Jouvet

Remerciements : Mireille Huchon,

Émilie Nicot et Akiko Veaux

durée 1h40 sans entracte

c'est la faute à rabelais

théâtre musical et burlesque

texte Eugène Durif

mise en scène

Jean-Louis Hourdin

14 > 30 nov 2013

salle Christian-Bérard

Eugène Durif

Pierre-Jules Billon

musique **Pierre-Jules Billon** | lumières

Fabien Leforgeais | costumes **Nina**
Benslimane

production : Compagnie l'envers du décor | copro-
duction : Théâtre de Bourg en Bresse – scène conven-
tionnée avec le concours du ministère de la Culture
et de la Communication – DRAC Limousin et la région
Limousin avec le soutien du Groupe d'action théâtrale
(GRAT) – Compagnie Jean-Louis Hourdin | coréalisa-
tion : Athénée Théâtre Louis-Jouvet

durée 1h20 sans entracte

glossaire

aulcuns quelques-uns

bailler donner

coquillon celui qui porte

le chapeau de docteur

se cuider penser, s'imaginer

es préposition à, au, aux, dans, en...

la glose du grec *Glossô* (langue)

annotation ou commentaire

en marge d'un texte afin d'en

éclaircir la compréhension

icelui, icelle pronom celui, celle

tollir enlever

prochainement

pantin pantine

conte musical de Romain Didier texte Allain Leprest direction musicale Fayçal Karoui
ou Laurent Goossaert mise en scène Jean Manificier | Orchestre Lamoureux
6 > 8 décembre 2013

la grande duchesse

d'après la grande duchesse de gérolstein
opéra bouffe de Jacques Offenbach livret Henri Meilhac et Ludovic Halévy
direction musicale Christophe Grapperon mise en scène Philippe Béziat
Compagnie Les Brigands
12 décembre 2013 > 5 janvier 2014

the rape of lucrecia

le viol de lucrece
opéra de Benjamin Britten livret Ronald Duncan d'après l'œuvre d'André Obey
direction musicale Maxime Pascal mise en scène Stephen Taylor | Le Balcon
14 > 19 janvier 2014

■ restez informés de notre actualité et profitez de nos bons plans

f facebook.com/theatreathenee **t** twitter.com/theatreathenee

■ n'hésitez pas à télécharger notre **appli iPhone** gratuite
ou consultez notre site mobile m.athenee-theatre.com



athénée ● théâtre Louis-Jouvet

Square de l'Opéra Louis-Jouvet 7 rue Boudreau 75009 Paris
M° Opéra, Havre-Caumartin, RER A Auber

réservations 0153 05 19 19 | athenee-theatre.com

Mio Padre, le bar de l'Athénée, situé au premier étage, vous propose sa carte
aux saveurs italiennes, une heure avant et après chaque représentation.

Le personnel d'accueil est habillé par les créations *Museucordia*

